

# Le frère manqué

ANNE-CLAIRE DECORVET

– J’ai besoin de me rendre utile, avait dit la mère.

Elle irait désormais travailler chaque semaine au quartier du port: un lieu que ses enfants n’ont jamais vu, dont ils n’entendent le nom prononcé qu’à voix basse et qui lui donne un regard hanté. La Saline... trois syllabes habillées de malheur qui contiennent toute l’ordure du monde. Il est – paraît-il – un bidonville en bord de mer, un campement surpeuplé dont les ruelles balayées par les cyclones sont lessivées chaque automne par des pluies torrentielles emportant les rats noyés, les nouveaux-nés, les ustensiles et les tôles ondulées qui surnageront brièvement sur les lames avant de s’anéantir au loin, dans les hauts-fonds. Puis le quartier purgé et ravagé rafistolera ses ruines, et la vie reprendra sous un visage identique et renouvelé.

La Saline effraie les enfants, comme tout ce qu’on leur cache et qu’ils entendent murmurer dans le noir, quand les adultes chuchotent à la nuit tombée dans la lueur floue d’une lampe à pétrole assiégée de hannetons. Des ombres dansent sur les murs, affolant leur imagination. L’obscurité leur renvoie une vérité faussée, trouble, aggravée de tout ce qu’ils ignorent.

Dorénavant, tous les vendredis matins, la mère montera dans la voiture avec eux. Tous ensemble ils descendront l’avenue Delmas, puis elle les perdra de vue devant le portail de l’école. Elle ne rentrera qu’en milieu d’après-midi, les clouant sur place d’un geste impérieux.

– Ne me touchez pas, dit-elle. Pas avant que je me sois lavée.

Pourtant ce n’est pas ce mince filet d’eau qui la lavera de la sueur et du pus dont elle se sent contaminée par tous ses pores. Elle pourrait s’épouiller jusqu’aux os du crâne, elle pourrait s’écorcher la peau jusqu’au sang qu’elle sentirait encore sur sa chair et dans ses tissus les infections récoltées là-bas. Prudents, ses enfants lui accordent un temps de répit, comme un sas entre le quartier surpeuplé du port et la maison sur les hauteurs, ombragée par le calebassier.

Mais ce jour-là le répit s’éternise et le sas se prolonge à l’infini, la mère n’émerge pas de sa stupeur. Assise les yeux mornes sur la terrasse, elle ne voit ni les enfants qui rient, ni le chien qui bondit, ni le temps qui file en tapinois. Bientôt tombera la nuit, cette noirceur tropicale qu’elle hait de tous ses os. Ce serait l’instant de sortir la lampe à pétrole et de vérifier le niveau d’huile en prévision du black-out. La mère pourtant n’en fait rien, les yeux dans le vague face à l’herbe épineuse du terrain clos. Sa tête est restée là-bas, dans l’espace parallèle et mystérieux de la Saline. Son cœur aussi, qui la rend aveugle à ce qui l’entoure. Elle revient d’un autre monde, anéantie par la transition.

– C’était dur, aujourd’hui?

L’aînée s’est assise contre elle, la main doucement posée sur son bras. La mère ne répond pas. De toute évidence elle a vécu une sale journée, de celles qui laissent des traces noires après elles. On dirait qu’une larme roule sur sa joue. Il n’est pas besoin de mots pour entendre, dans le silence d’un pleur unique, une infinité de cris divers, un discours plus abouti qu’une lamentation. L’enfant est saisie par cette inertie inaccoutumée. Qu’a vu sa mère dans le ghetto ce matin, quels zombies errants, quelles ombres maudites? Contre quels murs s’est-elle cogné la face, assommée d’impuissance?

– Il s’est passé quoi?

– C’est ce garçon...

Dans le silence se dressent toutes les silhouettes que la fillette ignore. Elle imagine un dispensaire engorgé, tumultueux, des vociférations brutales et des chairs boursoufflées, partout la foule dense et véhémement, proche de la suffocation dans la fumée des taps-taps, et puis... ce garçon.

Douze ans peut-être, un gamin des rues au sourire éclatant, débrouillard comme tu peux pas savoir, un gosse qui s’est pris d’amour pour la mère et l’accueille tous les vendredis le visage fendu de ses lèvres immenses. Ce sourire, c’est son soleil du matin. Ce gamin, c’est la porte ouverte sur la Saline, un rideau de perles qui s’écarte en cliquetant d’affection, chaque semaine fidèle au poste et chaque semaine attaché plus profondément, lui tenant la main pour l’embrasser d’un mouvement vif à son arrivée. L’enfant de personne... il lui a pris le cœur.

– Je voulais l’adopter, chuchote la mère.

La fillette est médusée.

Elle apprend ce jour-là qu’au fil des années une infinité de mères ont fourré leur gamin

dans les bras de la sienne en lui disant: celui-là je ne l’aime pas, je te le donne! À chaque fois c’était un déchirement de l’écartier d’une main ferme et de planter là l’enfant qu’on n’aimera jamais. Sans un coup d’œil, avec le cœur blindé. La mère s’est endurcie de force et convaincue de n’adopter jamais, sinon comment choisir celui-là plutôt que celui-ci, donner sa préférence à l’un et pas à l’autre? Elle répond non par automatisme et passe son chemin sans dévier de ses convictions. Sauf ce jour-là.

– J’hésitais...

L’aînée n’en croit pas ses oreilles. Ainsi cinq enfants ne lui suffisent donc pas? La mère surmenée, croulant sous le poids de sa marmaille débarquée en tir groupé, la mère n’en a pas assez? Il lui manque un enfant différent des autres, un enfant précis qu’elle aurait choisi d’un simple élan du cœur?

Il est là, sur la terrasse, exactement comme elle le décrit, le gosse invisible au sourire vaste, un frère qu’elle adopte instantanément. Sa joie le précède, il la répand tout autour de lui sans se faire prier. Son charme est puissant. Le voilà enfin, ce grand frère qui vient la décharger du fardeau de l’aînée, celui qu’elle a toujours espéré. C’est une idée formidable, cet enfant noir dans la famille! Elle lui donnera sans tarder la première place et lui ouvrira son domaine, ils seront désormais six gosses à table et très heureux.

– Je me suis décidée vendredi passé, dit la mère. J’ai craqué.

Sa journée était finie. Le gamin l’attendait près de la voiture pour lui dire adieu, les yeux brillants, sa main noire posée sur la Chevrolet blanche comme une caresse, et son regard riait. La mère savait depuis longtemps sa passion des voitures et l’œil gourmand dont il les suivait. Toutes les marques, il les récitait par cœur. Elle ne saisissait pas tout, mais Jeep, Austin et Ford, même en créole elle comprenait. Ce dernier vendredi, quand elle a vu la main sur le métal et le joyeux sourire d’adieu, quelque chose en elle a cédé. Une impulsion l’a saisie, elle a ouvert la portière et lui a dit:

– Sit la.

Alors le gosse a pris possession du siège avant comme un apôtre à la droite du Christ. Elle l’a promené dans la Saline, attentive à la foule ondoyante, et lui riait aux visages amis, au ciel gris plombé de moiteur, aux chiens efflanqués fuyant les roues. Il irradiait du bonheur de vivre enfin son rêve: être celui qui passe en Chevrolet. Sa joie solaire éclaboussait le port entier. La mère s’est décidée à cet instant précis: elle le voulait pour fils.

– Il riait, pleure-t-elle. Li kontan.

– Il vient quand? demande l’aînée avec ardeur.

Les épaules de la mère se voûtent.

– Il ne viendra pas.

Justement ce matin, quand elle est arrivée au dispensaire, elle n’a vu que des regards fuyants, des mines funèbres comme une alarme. Elle a pensé que Chimène ne s’était plus relevée ou que Célémène avait perdu son bébé, que l’os fracturé d’Elzémire avait perforé la plaie. C’était bien pire que ça.

– Il a été écrasé par une voiture. Hier soir...

Un drap de deuil s’étend soudain sur la terrasse, envahit le salon jusqu’à la cuisine et jette son ombre sur toutes choses. À son tour, l’aînée se représente la scène: il est si heureux depuis son voyage en Chevrolet. Partout il a clamé son épopée, décrit très exactement la sensation du démarrage et l’assourdissant bruit du moteur, exagéré la vitesse et le souffle du vent sous sa chemise. Il n’a vécu la semaine écoulée que dans cette obsession de carrosserie et de pneus, de levier de vitesse et du volant qui tourne avec aisance entre les mains de la mère. Peut-être l’a-t-il guettée. Peut-être a-t-il cru la reconnaître quand il s’est jeté devant ce véhicule aussi blanc que le sien, trop tard pour que les roues s’écartent. Il a reçu l’avant de plein fouet, percuté par un pare-choc qui ne lui laissait aucune chance.

– Il est mort sur le coup.

La fillette atterrée ne sait que répondre. Elle ne peut que partager sans un mot l’instant de douleur, n’ayant perçu dans ce récit que des instantanés de vie, des bribes de visages et des ramifications qui ne la mèneront nulle part. Elle a gardé sa main posée sur l’avant-bras de sa mère, c’est ainsi qu’elles communient car il n’y a pas de mots pour dire l’indicible.

Puis la mère se relève et le temps se remet en marche. Le silence est brisé par les vivants qui réclament une présence, un regard, une louche de riz saucé qui tarde, et dans le crépuscule les enfants surexcités crient comme ils le font tous les soirs quand survient la peur de la nuit.

\* \* \* \* \*

Mère et fille ne reparleront jamais de l’enfant de la Saline, qui n’aura vécu dans leur conversation qu’un seul après-midi. Mais dans leurs têtes? Certainement la mère ne l’aura jamais oublié. L’aînée non plus.

## biblio

**Café des Chimères**

Ed. Campiche, 2018.

**Avant la pluie**

Ed. Campiche, 2016.

**Un Lieu sans raison**

Prix Edouard-Rod 2015, Prix du Public de la RTS 2016, Prix Lettres frontière 2016. Ed. Campiche, 2015.

**L’Instant limite**

Nouvelles, Prix Pittard de l’Andelyn 2015. Ed. Campiche, 2014.

**En habit de folie**

Nouvelles, Prix George-Nicole, 2010.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un.e traducteur.trice de Suisse.

Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH)

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l’Andelyn et de l’Association [ch]litterature.ch].



PHILIPPE PACHE

## bio

Née en 1956 à Genève, Anne-Claire Decorvet a vécu une grande partie de son enfance aux Antilles. Elle a ensuite passé une licence en Lettres à Genève, où elle a enseigné le français. Elle a reçu le prix Georges-Nicole 2010 sur manuscrit pour son premier ouvrage, *En habit de folie*. Depuis, elle a publié quatre titres, dont *Un Lieu sans raison*, lauréat de plusieurs prix: le roman suit la trajectoire de Marguerite Sirvins (1890 à 1957), enfermée à l’asile de Saint-Alban où elle développa avec ses compagnes des œuvres qui impressionneront Eluard et Dubuffet, et sont visibles au Musée de l’art brut à Lausanne.

Le texte que nous publions ici est un fragment de souvenirs d’enfance. APD